

Carte blanche parue le 08 avril 2013 dans Le Soir

Pétrole : voici venue l'ère du pétrole cher

ASPO.be

Patrick Brocorens, Cédric Bazet-Simoni, Philippe Dubois, Josué Dusoulier, Ezio Gandin, Pablo Servigne, Pierre Gillis, Roberto Lazzaroni, Francis Leboutte, Jean-Michel Renoirt, Michel Wautelet

En tant que membres d'ASPO.be (section belge de l'*Association for the Study of Peak Oil and gas*, www.aspo.be), nous tenons à réagir à l'article du 29 mars paru dans *Le Soir*, intitulé « Pétrole : voici venue l'ère d'abondance ».

Cet article va, selon nous, à contre-courant de la réalité. Le pétrole étant une ressource finie, il est évident que la production pétrolière *doit passer* par un maximum – un pic – avant d'entrer en déclin. Or, selon l'Agence Internationale de l'Energie (AIE), le pétrole conventionnel (80 % de notre consommation) a atteint son pic en 2008.

Certains estiment que d'autres types de pétrole peuvent repousser le moment du déclin de la production mondiale. Or, ces pétroles non-conventionnels ne sont exploités que s'ils deviennent rentables, donc si les prix montent. Et comme aux gisements à débit élevé (qui sont exploités en premier) succèdent des gisements à faible débit (ou des gisements nécessitant de lourds investissements pour obtenir des débits significatifs), il n'est pas certain que les investissements seront suffisants pour compenser le déclin des vieux gisements. Le problème n'est donc pas la taille du « réservoir », mais la taille du « robinet ».

Affirmer comme le fait l'auteur de l'article du 29 mars, que les cours de l'or noir pourraient descendre à 20 dollars le baril relève du vœu pieux. A 20 dollars, de nombreux investissements ne sont pas rentables, en particulier dans les sables bitumineux, les pétroles extra-lourds, les techniques de récupération assistée, le pétrole en eau profonde, le pétrole en Arctique, et aussi dans les pays de l'OPEP. Avec un déclin moyen de la production des gisements existants proche de 4 % par an, la chute des investissements entraînerait une baisse de la production mondiale. Il faut en effet mettre en production tous les 4 ans l'équivalent de la production de l'Arabie Saoudite pour compenser le déclin des gisements existants et satisfaire la hausse de la demande. Toutes les sources de pétrole doivent donc être mobilisées pour ne pas voir la production mondiale décliner, y compris celles qui ne sont rentables qu'à partir de 80 dollars le baril. A 20 dollars, nombre de pays producteurs entreraient en récession et leur budget de l'Etat tomberait dans le rouge, avec les conséquences sociales et politiques que cela impliquerait. Rappelons que certains pays du Printemps Arabe, la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, le Yémen et le Bahreïn, ont une production en déclin, et perdent ou ont déjà perdu la capacité d'exporter du pétrole (exportations nettes). La fin de la manne des pétrodollars est déjà une réalité pour ces pays. Un baril à 20 dollars est donc impensable, à moins d'une chute brutale de la demande (forte récession économique mondiale), et d'un bond de la production de l'Irak, au pétrole certes sous-exploité, mais qui reste un pays très instable.

Le prix du pétrole est également soutenu par la demande en pétrole des pays pétroliers eux-mêmes. Et contrairement à l'Europe, plus le pétrole est cher, plus les pays pétroliers consomment de pétrole : leur économie est dopée par des prix domestiques de l'énergie très bas et par les pétrodollars. Depuis 2006, les exportations nettes de pétrole déclinent au niveau mondial, en partie à cause de cette autoconsommation.

Les USA sont cités comme l'Eldorado du retour du pétrole abondant. Mais n'oublions pas que le pays a atteint son pic de production en 1970, et ni la mise en production de l'Alaska vers 1970, des gisements en eaux profondes vers 1990, et en eaux ultra-profondes vers 2000, ni les technologies, ni les investissements records n'ont permis de retrouver le niveau de production de 1970. Toutes ces « solutions » n'ont fait qu'atténuer le déclin. Depuis peu, les « huiles de schiste » suscitent un grand optimisme car elles sont à l'origine d'un rebond de la production américaine. Mais comme pour l'Alaska en son temps, ce rebond devrait être de courte durée : 3 ans selon une analyse ASPO, 5-6 ans selon l'AIE. Ensuite, le déclin devrait reprendre. Enfin, bien que ce rebond soit significatif - à court terme - pour les USA, le potentiel mondial semble limité.

Certains douteront peut-être encore des arguments que nous présentons, car les réserves prouvées continuent d'augmenter. Mais d'une part, les « réserves prouvées » sont des chiffres officiels, généralement fournis par les pays producteurs eux-mêmes et non-vérifiés ; il s'agit donc de chiffres politiques qui devraient être considérés comme tels, plutôt que comme un indicateur fiable du volume de pétrole exploitable restant. Et d'autre part, même avec de « bons » chiffres, la taille du réservoir ne garantit pas le débit délivré par le robinet. A titre d'exemple, la production norvégienne est entrée en déclin alors même que ses réserves prouvées augmentaient.

Il est certain qu'une ère d'abondance en pétro....dollars s'ouvre pour certains : les analystes qui vivent de leurs prévisions pétrolières, les compagnies et pays producteurs qui ont encore la chance d'avoir de faibles coûts de production, les sociétés parapétrolières, ceux qui cherchent du travail dans le secteur, etc... Mais le citoyen partage-t-il cet optimisme quand il fait le plein à la pompe ?